Ami du Clergé du 5 août 1937

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Sermons pour l'Assomption. — III. La Reine de la paix, 385.
Le mot du Pasteur. — XLI. *13° Dim. après la Pentecôte :* L'Eucharistie *(suite)*, 387. — XLII. *14° Dimanche :* L'Eucharistie *(suite)*, 388. — XLIII. L'Eucharistie *(suite)*, 389.
Pour la fête de S. Mammès. — I. Sa vie et son martyre, 390. — II. Le Patron de l'Eglise de Langres, 392.
Les Saints Patrons. — *S. Roch, Patron des contagieux :* Il est notre modèle et notre protecteur en temps d'épidémies, 394. — *S. Louis, roi de France, Patron des coiffeurs :* Histoire de la Sainte Couronne d'épines, 395. — *S. Fiacre, Patron des jardiniers :* Les précieux avantages du jardinage, 397.
Pour prêcher sur l'Histoire Sainte. — I. Les Livres saints, 398.
En lisant. — L'esprit paroissial, 400.

SERMONS POUR L'ASSOMPTION

III

LA REINE DE LA PAIX

Mes frères,

Nous célébrons aujourd'hui le triomphe de la T. S. Vierge aux cieux. Triomphe incomparable où la Mère de Dieu apparaît aux yeux de notre foi et de notre piété dans toute la pompe d'une gloire qui n'est surpassée que par celle de Dieu même et où, assise aux côtés de son Fils, sur le trône de l'univers, elle est acclamée par les anges et les saints, trop heureux de former sa cour et de publier la magnificence de ses grandeurs.

Nous associant à la fête du ciel pour chanter les mêmes louanges en criant notre confiance et notre amour, que dirons-nous ? Quelle gloire louer en Celle qui rayonne de toutes les gloires dont est susceptible une créature ? Exalterons-nous sa bonté, sa puissance, sa beauté, sa splendeur ?

M. f., il y a un titre qui résume toutes les gloires de Marie et qu'il nous plaît de lui décerner dans les temps où nous vivons, titre suave et magnifique à la fois : c'est celui de *Reine de la paix*.

C'est à vous le faire entendre que je voudrais consacrer ce court entretien. Tout dans la personne et la vie de la Vierge le proclame : Reine de la Paix, Marie l'est en effet par l'œuvre fondamentale qu'elle accomplit en donnant Jésus-Christ au monde ; elle l'est par l'action qu'elle produit dans les âmes ; elle l'est enfin par l'influence qu'elle exerce sur les rapports entre les hommes et entre les nations.

Pour le saisir, rappelons-nous d'abord ce qu'est la paix. S. Augustin l'a définie en deux mots : « La paix, dit-il, est la tranquillité de l'ordre. » Quand chaque chose est à sa place, quand les droits de tous et de chacun sont respectés, tout est dans l'harmonie, dans le repos, dans la paix.

Or, mettre la paix dans nos rapports avec Dieu, avec nous-mêmes, et dans les relations des hommes entre eux, voilà l'œuvre de la Vierge.

Dès lors, n'est-elle pas éminemment la Reine de la Paix ?

I. — *Paix avec Dieu*

Qu'ils étaient doux et paisibles les premiers jours de l'humanité, alors que l'homme élevé à l'ordre surnaturel se dressait dans la gloire de sa divine adoption et saluait en Dieu son Père ! En lui était la grâce, la lumière, l'amour de l'Eternel. Tout souriait à ses désirs : l'univers le révérait comme son maître et son roi. Pas de souffrance, pas de larmes ; et dans ce bonheur sans mélange, il faisait l'apprentissage d'une vie qui sera la béatitude et où il devait arriver sans connaître la mort.

Vous savez la suite, m. f., vous savez comment l'homme se révolta contre son Dieu et, dans la folie de son orgueil, niant le droit divin, se dépouilla de tous les dons qui faisaient sa gloire et assuraient son ciel. C'est fini ! Ce serait à jamais fini, si Dieu n'avait eu pitié. Emporté par la bonté qui est le fond de sa nature, il veut pardonner au coupable ; mais le voudra-t-il, lui, la Justice très sainte, sans qu'une réparation à la valeur sans borne ait couvert l'offense d'une malice infinie ?

Et pour offrir cette réparation, il ne faudra pas moins qu'un Dieu s'incarnant parmi nous, se mettant en notre lieu et place, un Dieu qui fût en même temps l'un d'entre nous, qui fût de notre race à nous les coupables, par solidarité de la faute première ; en d'autres termes, il faudra qu'il ait une mère ici-bas pour lui donner sa chair et son sang, et qu'une voix puisse s'élever un jour de la foule pour crier : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les seins qui vous ont allaité ! »

Cette femme, bénie entre toutes, vous l'avez reconnue, vous l'avez saluée. Dès que la Vierge apparaît dans le monde, en principe tout est accompli. Car elle n'y entre que pour être la Mère du Verbe incarné. Son consentement est donné : l'ange passe, le lis s'incline, le Verbe s'incarne dans ses chastes entrailles.

Bien qu'il faille encore la souffrance et la mort, la longue souffrance et la mort indicible; qu'il faille la croix du Calvaire et au pied de la Croix un cœur maternel transpercé, tout est déjà consommé.

Ce que la Vierge fit alors, elle ne cessera de l'achever dans les jours de sa gloire. Les dons de Dieu sont sans repentance et ses desseins ne changent jamais. Ayant sauvé l'humanité par son union à son Fils, Marie continuera sa prière pour appliquer les fruits des mérites rédempteurs. Mère de l'humanité régénérée, ayant donné au monde Celui qui est la vie du monde, elle le bercera de ses tendresses, l'enveloppera de ses sollicitudes et accomplira au sein de la famille divine le ministère de toute mère dans la famille humaine.

Or, parmi ces fonctions, il en est une souveraine : c'est celle de la réconciliation. Qu'un enfant s'égare, que le père soit irrité, la mère intervient. Possédant le cœur du père et celui de l'enfant, elle les rapproche, assure le pardon au repentir et les unit dans la réconciliation et dans la paix.

Aussi, que le coupable ne se désespère pas ; qu'il lève les yeux vers sa Mère du ciel ; son cœur sera jusqu'à la fin des temps le refuge de tous les pécheurs et sa gloire sera toujours dans l'embrassement de la miséricorde.

Ce n'est là pourtant qu'un début. En nous mettant dans la paix avec Dieu, la Vierge commence à l'établir en nous. Il s'agit de l'y affermir et de l'y développer.

II. — *Paix en nous*

Faut-il vous redire ce qu'est la paix intime ? Qui ne le sait ? Un monde de puissances s'agitent en nous : les passions, l'intelligence, la volonté s'y disputent le gouvernement de notre vie. Entre ces forces diverses, l'ordre doit régner pour que nous jouissions de la paix. Et l'ordre qui s'impose ici s'exprime en quelques mots : c'est que les puissances inférieures, les passions et leurs convoitises, soient soumises à la raison et la raison soumise à Dieu. Cet ordre se traduit dans l'union morale avec Dieu, dont la volonté est appelée à régler l'usage de notre liberté. La paix se mesurera en nous au degré et à l'étendue de cette glorieuse dépendance. Et puisque nous sommes élevés à l'ordre surnaturel, il est clair que ce qui l'assurera en nous, ce sera la charité.

Dès lors, l'âme de Marie ne nous apparaît-elle pas comme l'arche, comme le sanctuaire inviolable de la paix ? Dès le premier instant de sa conception, la grâce l'envahit, grâce immense dont l'éclat fait pâlir la grâce de tous les anges et de tous les saints, et amenant avec elle une charité qui s'élève au même niveau. Cette charité, rien dans la Vierge ne l'offusque. Elle règnera sans conteste. La grâce a formé, pétri cette nature en sanctifiant les sources de vie qui donneront au monde le plus beau des enfants des hommes.

L'intelligence est lumineuse ; la volonté encline vers les pentes de la vertu. L'imagination n'est pas troublée par les fantômes qu'évoque le désordre d'une concupiscence, source de toutes nos erreurs et de tous nos égarements. La foi rayonne ; l'espérance soulève un cœur attaché aux réalités éternelles. Toutes les vertus infuses s'empressent au service du plus pur et du plus ardent amour qu'une créature puisse connaître ici-bas.

Il est vrai que si élevée, si enrichie de grâce qu'elle soit, une créature peut tomber des hauteurs où elle s'épanouit ; la liberté est susceptible de défaillances. Mais telle est la grâce conférée ici que la Vierge montera toujours sans jamais descendre ; qu'elle ira de vertu en vertu, de mérite en mérite ; qu'aux appels d'En-Haut elle répondra sans la moindre distraction ni le moindre fléchissement ; que la souffrance elle-même, si terrible qu'elle soit, ne viendra point troubler les profondeurs de son âme soumise sans réserve au bon plaisir divin.

Aussi la Vierge se présente-t-elle à notre vénération comme l'Idéal immaculé de la paix. Or ce qui est en elle, elle désire en retrouver l'image en nous. Elle est Mère ; et le vœu le plus profond d'un cœur de mère n'est-il pas de se retrouver dans ses enfants ? Et ce vœu qui est le fruit de l'amour maternel, où se trouve-t-il plus vivant et plus ardent que dans le cœur de Celle qui nous aime plus que toutes les mères, d'un amour qui n'est que l'irradiation de celui dont elle aime son Jésus ?

Sans doute, la réalisation d'un tel désir est l'œuvre de la grâce qui ne découle que de Dieu. Mais la Vierge est puissante pour tout obtenir. Un jour, rapporte l'Ecriture, Bethsabée se présenta devant son fils le roi Salomon pour lui demander une faveur. Dès qu'il la vit, le roi s'empressa au devant d'elle, la fit asseoir sur un trône à côté du sien et lui dit : « *Parlez, ma mère, il ne m'est point permis de détourner les yeux de votre visage.* » Et il lui accorda ce qu'elle demandait.

Cette scène, m. f., ne traduit-elle pas la scène perpétuelle de l'éternité ? Le Dieu fait homme est toujours le Fils de Marie. La gloire n'a rien changé à cette condition. Il est écrit que le Christ ressuscité ne meurt plus, qu'il a dépouillé ce qui était corruptible pour se revêtir d'immortalité ; mais il n'est écrit nulle part qu'il a dépouillé son cœur filial à l'égard de Marie. Elle est toujours sa mère ; il ne peut rien lui refuser. Tel est l'ordre de l'amour.

III. — *Paix entre les hommes et les nations*

Je n'ai plus qu'un mot à ajouter pour vous montrer en la T. S. Vierge la Reine de la paix entre les hommes et entre les nations.

Cette paix, comme le Christ l'a désirée ! Elle est fondée sur le respect du droit, sur la justice. Encore faut-il assurer ce respect, et le Christ l'a placé sous la sauvegarde de la charité. Veut-il son efflorescence sur la terre ? Il nous l'a dit en parabole ; il nous l'a dit sans parabole. C'est son message : « Tous les hommes sont frères... Aimez-vous les uns les autres. » Telle est la condition de notre justice devant Dieu. Quelle paix régnerait dans le monde si cette charité inspirait les volontés et les cœurs ! Et c'est là le feu qu'il est venu apporter parmi nous et qui doit tout embraser, tout cimenter, tout unir dans l'amour du Père qui est aux cieux !

Voilà dix-neuf siècles que le Christ nous a enseigné son message et qu'il est mort pour en assurer la réalisation. Or, où en sommes-nous à l'heure où je vous parle ? Où est la charité au sein des sociétés dans le monde, entre les nations ? Depuis des mois et des mois, des récits nous arrivent d'une guerre doublement fratricide dont les atrocités nous font frémir ; partout l'avenir apparaît lourd d'incertitude, et la crainte pèse sur la vie des peuples.

Ne doutons pas pourtant de la bonté de Dieu. Il sait tout, il peut tout, et il nous aime. Et s'il permet le mal sans jamais le produire, c'est dans des vues dont le mystère le plus souvent reste impénétrable à la faiblesse de notre raison. Mais n'oublions pas la parole de S. Augustin : « Dieu ne tolérerait pas le mal s'il n'était pas assez puissant pour en tirer le bien. » A nous le mérite et l'honneur de lui fournir notre collaboration. Et, dans ce concours, la prière occupe sans conteste la première place.

Qu'elle monte donc confiante vers Dieu, source de toute paix véritable, parce qu'il est la source de la lumière et de la charité ! Qu'elle s'adresse à lui par l'intermédiaire de Celle qui est terrible comme une armée rangée en bataille, mais qui est avant tout la Reine de la Paix, chargée de promouvoir le règne du Prince de la Paix, du Roi pacifique, dans l'effusion de ses grâces et de ses bienfaits.

* *

Vers la fin du XVI[e] siècle, alors que les guerres désolaient l'Occident, le poète Charles d'Orléans disait à la Vierge avec une simplicité toute filiale : « Priez pour paix, doulce Vierge Marie ! »

Qu'en ce jour surtout, où nous célébrons la gloire de son universelle Royauté, une prière semblable s'élève de nos cœurs, invoquant avec la même confiance et le même abandon la Reine de la Paix !

Qu'Elle désarme les cœurs pour désarmer les mains !

Qu'Elle en bannisse les égoïsmes, les rancœurs, les haines, les colères et les vengeances !

Qu'Elle y étouffe tout ce qui divise, pour appeler à la vie tout ce qui unit !

Mère du bel amour, qu'Elle y introduise la lumière avec la charité !

Priez pour paix, doulce Vierge Marie ! Priez toujours pour paix ! Ainsi soit-il.

LE MOT DU PASTEUR

XLI

13e Dimanche après la Pentecôte

L'EUCHARISTIE *(suite)*

Mes frères,

Dimanche dernier, je vous ai raconté l'institution de l'Eucharistie et le but de cette institution.

Mais est-il vrai que Notre-Seigneur se trouve réellement présent dans l'Eucharistie ? Oui ; et nous en sommes aussi sûrs que 2 et 2 font 4, aussi sûrs que de notre propre existence.

En effet, Jésus-Christ et les siècles chrétiens l'affirment.

I. — *Jésus-Christ l'affirme*

M. f., arrêtons-nous uniquement aux paroles par lesquelles le Sauveur institua l'Eucharistie : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps... Prenez et buvez, car ceci est mon sang. » Et sous le coup de cette puissante parole, le pain et le vin sont changés au corps et au sang du Christ. Ecoutez bien : *Ceci*, c'est-à-dire ce que je vous présente et qui paraît être du pain, *c'est mon corps. Ceci*, c'est-à-dire ce qui paraît être du vin, *c'est mon sang*.

Ces termes sont nets, précis ; ils défient toute contradiction. « La présence réelle du corps et du sang de Notre-Seigneur dans ce sacrement, déclare Bossuet, est solidement établie par les paroles de l'Institution, lesquelles nous entendons à la lettre ; et il ne faut pas plus nous demander pourquoi nous nous attachons au sens propre qu'à un voyageur pourquoi il suit le grand chemin. »

Pourtant, d'aucuns mettent en avant ce prétexte : « Quand on regarde une carte géographique, on dit bien : Ceci est la France, ceci est l'Allemagne. De même pour un portrait, on dit également : Ceci est telle personne. On ne prend pas la peine de dire : Ceci est la représentation géographique de la France ou de l'Allemagne ; ceci est le portrait de telle personne. De même : Ceci est mon corps, ceci est mon sang, signifie : Ceci représente mon corps, représente mon sang. »

Ce faux-fuyant est puéril, vous le sentez. Au vrai, quand il s'agit d'une carte géographique ou d'un portrait, tout le monde comprend que le mot « représente » soit supprimé. Mais qui comprendra qu'on dise en prenant un morceau de pain : « Ceci est mon corps » ; en prenant du vin : « Ceci est mon sang » ? Est-ce que le pain représente notre corps humain, et le vin notre sang ?

Bref, quelque violence qu'on fasse aux paroles du Christ, à quelque torture qu'on les soumette, impossible de leur découvrir une autre signification. Leur sens est d'une clarté évidente. Elles sont comme une main de fer qui empoigne le serpent de la chicane et l'étouffe sans miséricorde. « Je voudrais, avouait le chef du protestantisme, Luther, trouver un homme assez habile pour me prouver qu'il n'y a que du pain et du vin dans l'Eucharistie. Il me rendrait un grand service. J'ai sué à l'étude de cette question, mais je me sens enchaîné, le texte de l'Evangile est trop clair. » Et Mélanchthon, son fidèle disciple, de s'écrier : « Les paroles du Christ brillent comme la foudre, et l'esprit terrifié n'a rien à leur objecter. » (Monsabré, *67e conférence*, p. 38 et 39).

Ainsi donc N.-S. Jésus-Christ affirme expressément sa réelle présence dans l'Eucharistie. De même les siècles chrétiens.

II. — *Les siècles chrétiens l'affirment*

Véritablement, c'est une présence réelle que le passé chrétien reconnaît dans le pain et le vin consacrés.

Et une manifestation de cette croyance, je l'aperçois dans cette horreur que l'on a toujours eue dans l'Eglise pour la communion sacrilège. Recevoir l'Hostie dans un cœur impur, c'est être un bourreau du Christ. Sur ce point si grave, S. Paul appelle l'attention des Corinthiens, car les chrétiens de cette Eglise n'étaient pas édifiants ; il s'y passait des choses lamentables ; on y communiait indignement : « Toutes les fois que vous mangez ce pain et buvez ce calice, vous annoncez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne. Aussi, celui qui mange le pain ou boit le calice du Seigneur indignement, celui-là se rend coupable du corps et du sang du Seigneur. Manger et boire indignement, c'est manger et boire sa propre condamnation, en ne distinguant pas le corps du Seigneur. » (I Cor., XI, 27-29).

Croyez-vous, m. f., que l'Apôtre se serait servi de ces fortes expressions, qu'il aurait donné un avertissement si terrible, si son idée n'eût pas été d'affirmer la présence divine dans l'Hostie et dans le Calice ? Vous brisez un crucifix, je suppose : vous ne vous rendez pas coupable du corps et du sang de Jésus-Christ. Pour être coupable « du corps et du sang du Seigneur », il faut que le corps et le sang soient là, non en image, mais en réalité. Si le pain était resté pain, si le vin était resté vin, si l'un et l'autre n'avaient pas d'autre propriété que d'être des signes, comment S. Paul aurait-il pu dire que l'indigne communiant mangeait et buvait sa propre condamnation ? Il y a donc dans l'Eucharistie quelque chose de sacré, de divin : il y a Jésus-Christ lui-même, présent de la plus réelle des présences.

Depuis S. Paul, cette horreur du sacrilège est demeurée toujours aussi vive. Constamment, à travers les siècles, les ministres de l'Eglise ont travaillé à détourner les chrétiens des mauvaises communions.

Entendez S. Jean Chrysostome : « La décadence des Etats, les dissensions domestiques, les fléaux des peuples, les calamités publiques, sont les fruits ordinaires des mauvaises communions. » *(Homil. 5 in epist. ad Tim.)*. Entendez S. Thomas d'Aquin : « ...De tous les crimes qui ont pour effet de profaner les choses sacrées, destinées à sanctifier nos âmes, la communion indigne est le plus odieux. » *(Sum. Th.*, 3a P., q. 80, a. 5). Entendez Bourdaloue : « Je soutiens sans hésiter, sans crainte de dépasser les bornes de la vérité la plus exacte, que si le Sauveur était encore dans une chair passible et

mortelle, et qu'il dût comme autrefois endurer une seconde Passion et une seconde mort, rien de toutes les cruautés qu'exercèrent sur lui les bourreaux, ni de tous les tourments qu'il souffrit par la haine et la barbarie des Juifs, ne lui serait plus odieux, et en ce sens plus douloureux que le crime d'un chrétien qui, par un sacrilège, profane son corps et son sang.» Entendez Monsabré : « Le sacrilège outrage l'humanité du Christ ;... ce temple vivant, cet instrument sacré, personnellement uni à la divinité, si beau, si pur, et aujourd'hui si glorieux, le sacrilège lui fait subir le contact violent de son âme corrompue par le péché. » *(Retraite pascale 1884,* 3e instruction).

Je le répète, ces paroles pressantes, ces accents indignés, ces reproches énergiques, que prouvent-ils, sinon que l'Eucharistie contient tout Jésus-Christ, Dieu et homme ?

* *

M. f., vous rappelant ces mots catégoriques de Notre-Seigneur : « Ceci est mon corps ; ceci est mon sang », vous rappelant l'horreur que tous les siècles chrétiens ont eue pour la communion sacrilège, renouvelez votre foi en la sainte Eucharistie. « O Dieu, caché sous de fragiles apparences, je vous adore aussi sincèrement, aussi dévotement que je le puis ! »

XLII

14e Dimanche après la Pentecôte

L'EUCHARISTIE *(suite)*

Mes frères,

Au moment où Luther et Calvin contestaient la présence réelle de N.-S. Jésus-Christ dans l'Eucharistie, on composa contre leurs innovations une gravure qui eut un grand succès : au milieu, Jésus-Christ tenant l'Eucharistie entre ses mains et au-dessous la parole : « Ceci est mon corps » ; à droite du Sauveur Luther, présentant aussi l'Eucharistie, et au-dessous ces paroles : « Ceci est du pain et mon corps, mon corps dans le pain » ; à gauche, Calvin montrant pareillement l'Eucharistie, et au-dessous ces paroles : « Ceci n'est pas mon corps ; mais simplement la figure de mon corps » ; enfin, au bas de la gravure écrit en grosses lettres : « Lequel des trois a raison ? »

C'est Jésus-Christ. Il est réellement et substantiellement présent dans l'Hostie sous l'apparence du pain. Dimanche dernier, je vous le disais m'appuyant sur cette double preuve : les paroles mêmes du Sauveur et l'horreur que l'on a toujours eue dans l'Eglise pour la communion sacrilège.

Mais voici encore d'autres témoignages établissant que l'Eucharistie est le corps véritable de Jésus-Christ : celui du peuple et celui des saints.

I. — *Celui du peuple*

A la vérité, jamais dans l'Eglise on n'a douté que le Christ fût présent dans l'Eucharistie. C'est un fait constant, irrécusable.

Dès le jour de l'institution de l'Eucharistie par Jésus, ses disciples ont accepté ce mystère avec la conviction absolue que leur divin Maître se donnait à eux sous les espèces du pain et du vin.

De ce berceau de l'Eglise la croyance s'est élancée vers l'avenir, invariable, inaltérable. Les chrétiens demeurent fidèles à la foi de leurs aïeux : les écrits, les peintures, les monuments de ces époques l'attestent.

Arrive le Moyen Age ; on croit à la présence réelle. Le proclament ces cathédrales par leur grandeur, leur beauté, leur richesse ; le proclament ces cloches fondues pour annoncer que le Fils de Dieu s'est fait chair et qu'il habite parmi nous ; le proclament ces calices, ces ciboires, ces monstrances ciselés dans l'or et dans l'argent pour recevoir le corps de Jésus-Christ.

Depuis, la même croyance a continué à régner sur les âmes. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux. Plus que jamais l'Hostie rayonne sur le monde. A preuve : ces milliers d'églises qui ont germé dans l'univers, admirables et par leur architecture et par l'effort de générosité qu'elles représentent ; ces milliers d'églises qui ont secoué leur indigence et se sont enrichies de chapelles, d'autels, de verrières ; cette affluence aux offices ; ces processions du Saint-Sacrement, ces Congrès eucharistiques, diocésains, nationaux, internationaux, qui attirent des multitudes ; cette préparation de l'esprit et du cœur des petits enfants à l'intelligence et à l'amour de l'Eucharistie ; ces groupes de jeunes gens, de jeunes filles, d'hommes, de femmes, où la communion est en honneur.

Ainsi, à travers 1900 ans, la présence réelle s'est imposée à la foi : cela sans un jour d'interruption.

Certes, cette croyance a connu des contradictions. De fait, l'Eucharistie a été combattue, moquée, blasphémée par les incrédules ; et même en certaines circonstances, durant les guerres de religion, durant la Révolution française, durant la guerre de 1914, actuellement en Espagne, elle a été audacieusement profanée. Mais, malgré l'acharnement de ses ennemis, la foi à l'Eucharistie non seulement n'a pas péri, elle est restée et reste la vie et la force des croyants.

Voilà donc, sur tous les points du globe, des foules qui ont professé et professent cette vérité : c'est une chose indéniable. Et puisque il est de mode aujourd'hui d'exalter la puissance du nombre, je m'en empare et, appuyé sur l'histoire, je dis : « Le peuple proclame la présence réelle. »

Avec le peuple, les saints.

II. — *Celui des saints*

Les saints sont les âmes les plus belles, les plus pures ; ils sont l'élite de l'humanité. Or, tous ont ployé les genoux devant l'Hostie, tous l'ont adorée et se sont unis à elle comme à leur Dieu. Cueillons quelques-unes de leurs paroles.

L'apôtre S. André, avant d'être martyrisé, déclare au proconsul romain que « quotidiennement il offre sur l'autel l'Agneau immaculé, et que le peuple fidèle mange la chair et boit le sang de la victime sainte. »

S. Hilaire, évêque de Poitiers, le défenseur de la foi en Occident, tient le même langage : « C'est le Christ lui-même qui l'a dit : Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang est vraiment un breuvage ; celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. Il ne reste donc aucun doute ; c'est véritablement sa chair, véritablement son sang. »

« Combien de chrétiens, s'écrie S. Jean Chrysostome, disent : Je voudrais voir le Christ, voir sa stature, son visage, ses vêtements, sa chaussure ! Or, voici que tu le vois, ô chrétien ; c'est lui-même que

tu touches, lui-même que tu manges. Il est présent ici par sa substance, par sa réalité, et pas seulement par la foi. » *(Homil. 82 in Math.)*.

S. Thomas d'Aquin, le chantre de l'Eucharistie, au moment où on lui apporte le viatique, se soulève de la couche de cendre où il avait voulu qu'on l'étendît, se met à genoux et renouvelle sa foi en la Présence réelle : « Non, quand même il y aurait une autre lumière mille fois plus splendide que celle de la foi, je ne croirais pas avec plus de certitude que Celui que je vais recevoir est le Fils éternel du Dieu éternel. »

S. François de Sales n'est pas moins formel : « Le Sauveur a institué le très auguste sacrement de l'Eucharistie où il nous donne son corps et son sang comme nourriture. » *(Vie dévote,* XX).

Et sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus : « O Verbe, ô mon Sauveur ! c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires... C'est toi qui, remontant vers l'inaccessible lumière, restes caché dans notre vallée de larmes sous l'apparence d'une blanche hostie, et cela pour me nourrir de ta propre substance. »

• •

Donc, m. f., dix-neuf siècles proclament la foi du peuple et des saints à l'Hostie. Comment expliquer ce fait, si l'Hostie ne contient pas véritablement le corps du Fils de Dieu ?

C'est pourquoi de ce fait découle une double conclusion : la doctrine sur la présence réelle vient de Jésus-Christ lui-même ; cette doctrine n'a pu être changée ou altérée dans le cours des âges, parce qu'un tel changement aurait fait du bruit et qu'on en trouverait des traces dans l'histoire.

M. f., adorez et glorifiez N.-S. Jésus-Christ ; saluez sa présence réelle dans son très saint et très adorable Sacrement. *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui.*

XLIII

15e Dimanche après la Pentecôte

L'EUCHARISTIE *(suite)*

Mes frères,

Jésus-Christ est réellement présent dans l'Eucharistie ; lui-même l'a dit : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. » Tous les siècles chrétiens l'ont cru et professé : l'histoire est pleine de leurs témoignages.

Or, comme signe sensible, l'Eucharistie se compose de deux éléments unis ensemble : la matière et la forme.

La matière, ou chose employée pour faire l'Eucharistie, est double : elle comprend le pain et le vin ; l'un et l'autre sont absolument nécessaires : ainsi l'a voulu le Sauveur en instituant l'Eucharistie et en ordonnant à ses apôtres d'agir de la même manière.

Quel est ce pain et ce vin ? et pourquoi Notre-Seigneur a-t-il choisi le pain et le vin ? Voilà ce que je voudrais vous dire aujourd'hui.

I. — *Quel est ce pain et ce vin ?*

1. En Occident, le pain eucharistique est le pain sans levain, en Orient le pain fermenté. Il doit être fait avec de la farine de froment exempte de tout mélange et de confection récente. Le pain fabriqué avec de l'orge, du riz, de l'avoine, du maïs, des fèves, des pommes de terre, etc., ne serait pas dans les conditions requises. Celui de seigle est douteux, on ne peut l'employer.

Le pain eucharistique doit être pétri avec de l'eau naturelle. Pétri avec du vin, du lait, de l'huile, de l'eau distillée, ce ne serait plus du pain proprement dit. Il en serait de même si à la farine on mêlait une forte quantité de beurre, d'œufs, de sucre. En outre, il doit être cuit au feu : peu importe le mode de cuisson ; en conséquence, la pâte bouillie ou durcie par la chaleur du soleil ou simplement torréfiée n'a pas le nom de pain.

2. Pour le vin eucharistique, sous peine de nullité ce sera du vin naturel, venant du fruit de la vigne. Peu importe la couleur ; néanmoins, pour raison de propreté, on se sert généralement de vin blanc. Mais il faut que les éléments essentiels du vin, alcool, sucre, substance colorée, proviennent du fruit de la vigne.

Dès lors, sont exclus : les liquides faits avec d'autres fruits que les raisins, quelles que soient leur excellence ou leur ressemblance avec le vin ; un vin artificiel, chimiquement composé des mêmes éléments que le vin de raisin, même s'il présentait aux sens des qualités identiques ; un vin décomposé, soit complètement passé de manière à n'avoir plus la saveur du vin, soit tourné en vinaigre au point d'être imbuvable ; un vin insuffisamment liquide, soit condensé et rendu pâteux par la chaleur, soit solidifié par le froid ; un vin tellement chargé d'alcool qu'il ne serait plus qu'une liqueur ; un vin additionné de produits étrangers en quantité supérieure ou simplement égale à celle des éléments venant des raisins.

Au surplus, le vin eucharistique doit être suffisamment fait, convenablement purifié et d'une bonne tenue.

Au cours de la messe, à l'offertoire, on ajoute au vin eucharistique une très légère quantité d'eau.

M. f., en vous apportant tous ces détails, mon intention a été de vous montrer avec quel soin minutieux l'Eglise veille sur la matière eucharistique. Maintenant, examinons pourquoi Notre-Seigneur a choisi le pain et le vin ?

II. — *Pourquoi le pain et le vin ?*

Voici quelques raisons de ce choix.

1. D'abord N.-S. Jésus-Christ a voulu devenir la nourriture spirituelle de nos âmes. M. f., le but des sacrements est de nous communiquer la grâce sanctifiante ou un accroissement de cette grâce; par conséquent de nous unir intimement à Dieu considéré comme terme de notre vie. Cependant, ils nous procurent aussi un secours spécial, appelé grâce sacramentelle : celle-ci nous aide à atteindre la fin particulière que le Sauveur a visée en établissant chaque sacrement. Or, la grâce sacramentelle de l'Eucharistie consiste dans la conservation et l'augmentation en nous de la vie divine. Et pour la conserver et l'augmenter, Jésus a institué la nourriture eucharistique, analogue à cette nourriture matérielle qui par de merveilleuses transformations s'unit au corps pour lui conserver, lui réparer, lui accroître la vie : « Ceux qui participent à ce sacrement reçoivent le Fils de Dieu de manière à se trouver en quelque sorte greffés sur son corps comme des membres vivants. » *(Cat. du Conc. de Trente,* XX, § 1).

Dès lors, Jésus-Christ avec toute sa sagesse aurait-il pu choisir rien de plus conforme à son dessein ? L'Eucharistie, nourriture de nos âmes, pou-

vait-elle être mieux composée que par le pain et le vin destinés à entretenir dans nos corps la vie, la force ?

2. Ensuite, Notre-Seigneur a voulu mettre en évidence l'union des fidèles entre eux, étant par la communion une même chose, consommés dans l'unité. En des termes saisissants S. Paul le dit expressément : « Nous sommes un seul corps, puisque nous participons au même pain et au même calice. » (I Cor., x, 18). Or, le pain et le vin sont une image parfaite de cette union des fidèles fondus en quelque sorte en Dieu et entre eux. Le pain, composé d'une multitude de grains de blé mêlés dans la pâte, et le vin pareillement d'une multitude de raisins écrasés, représentent la grande assemblée des chrétiens unis dans le Christ pour ne faire qu'un dans la charité.

3. Enfin, le choix du pain et du vin s'explique par l'abondance dans le monde de ces deux substances.

Car, pour que l'Eucharistie, selon la volonté du divin Maître, puisse être réalisée dans tout l'univers, il est nécessaire que le prêtre ait toujours à sa disposition du pain et du vin ; qu'il les trouve facilement. Et si dans des régions la vigne ou le blé ne poussent pas, on les y porte, en sorte qu'on mange du pain partout, qu'on boit du vin partout.

* *

M. f., je conclus que Notre-Seigneur, en choisissant le pain et le vin comme matière de l'Eucharistie, a voulu que ce sacrement soit commodément accessible aux hommes.

Et c'est vous, agriculteurs, artisans ruraux, qui fournissez au prêtre le vin du calice qui fait les forts et la blanche farine des autels dont se nourrira le monde. Sans vous, pas de blé, pas de vigne, donc pas de pain, pas de vin, pour la présence eucharistique : le Christ cesserait d'habiter parmi nous. Ce miracle de bonté qu'il réalise grâce à vous, c'est surtout pour vous et en vous qu'il veut d'abord l'accomplir : « Celui qui me mange vivra éternellement. »

POUR LA FÊTE DE S. MAMMÈS

(17 août)

I

SA VIE ET SON MARTYRE

Nomen ejus requiretur a generatione in generationem.
Son nom sera célébré de génération en génération.
(Eccli., XXXIX, 13).

Mes frères,

Il y a des noms qui s'imposent à l'admiration des hommes et qui éveillent des souvenirs de grandeur et de gloire sitôt qu'on les prononce ; mais les peuples qui les apprennent dans le cours des générations ne les prononcent pas avec l'accent de la reconnaissance ; on les cite sans les vénérer ni les bénir ; et comme ceux qui portent ces noms n'ont voulu que faire du bruit dans le monde, l'histoire paie assez leurs vains mérites en leur assurant le misérable honneur d'une vaine immortalité.

C'est un autre nom que je viens saluer avec le prophète, que je viens célébrer dans cette assemblée, celui du jeune martyr que le diocèse tout entier acclame et vénère aujourd'hui. S. Mammès n'a pas vécu plus de 15 ans, et cependant voilà 15 siècles que la chrétienté le chante, le bénit et le couronne; il est tombé à la fleur de l'âge, et cependant on l'appelle le grand martyr, et toutes les générations s'en entretiennent tour à tour en Occident et en Orient. *Nomen ejus...*

Mammès est dans l'Eglise universelle un grand martyr, il est pour le diocèse de Langres un patron bien-aimé. Cette année, je ne ferai que raconter sa vie et son martyre.

I

Mammès est le nom d'un grand martyr, son histoire depuis sa naissance le prouve surabondamment.

C'était vers le milieu du IIIe siècle, en Orient, dans la Cappadoce, alors province romaine. L'anarchie militaire qui triomphait alors à Rome ne semblait multiplier les empereurs que pour multiplier les tyrans. L'un de ces empereurs, Aurélien, professait un véritable culte pour Apollonius de Tyane, magicien célèbre qui jadis avait parcouru la Cappadoce et perdu les âmes par ses prestiges et sa philosophie puisée à l'école de Satan. En l'honneur de cet imposteur, Aurélien veut dresser des autels et les chrétiens sont voués à la persécution la plus sanglante. Césarée, la future patrie des Grégoire et des Basile, va retomber dans l'idolâtrie.

Non ! Dieu qui a donné aux Hébreux Moïse et David, prépare un autre Moïse aux habitants de la Cappadoce. Deux chrétiens d'une grande noblesse et d'une piété plus grande encore, Théodote et Rufine, étaient sur le point d'avoir un héritier de leur nom, quand les persécutions arrachèrent Théodote à la ville de Gangre et l'enfermèrent dans les prisons de Césarée. Rufine obtint d'accompagner son époux et le vit bientôt mourir au fond du cachot où elle s'était ensevelie volontairement avec lui. Dans ce cachot, elle meurt en donnant naissance à un enfant, qui, recueilli par une noble dame du nom d'Ammia, baptisé et élevé par elle, deviendra un jour S. Mammès. Bientôt il excelle à prêcher le nom de Jésus. Les enfants de son âge se mettent à son école et refusent de sacrifier aux faux dieux.

Alors cet apôtre de 12 ans est traduit devant le gouverneur Démocrite ; il répond comme un autre Paul, se couvrant du titre de citoyen romain : « Je ne suis point de votre ressort, vous n'avez pas de pouvoir sur moi ; comme fils adoptif d'Ammia, je suis de race patricienne, j'en appelle à César. » Va donc, fils des martyrs, confesser ton Maître devant un César qui l'ignore et le persécute !

Aurélien l'empereur pouvait-il penser qu'un enfant résisterait à ses volontés ? Il flatte, il promet, il menace ; il presse Mammès de l'accompagner au temple de Sérapis pour y sacrifier. Mais le fils de Théodote et de Rufine répond : « Dieu me garde de rendre hommage à une statue sans oreilles et sans voix ! » Sur cette réponse et par ordre de l'empereur, les bourreaux approchent ; Mammès est dépouillé de ses vêtements, battu de verges et accablé de coups ; il ne fait pas entendre une plainte et le tyran, rugissant de fureur, nouvel Antiochus, est vaincu par un autre Machabée. « Qu'on attache des torches allumées à son corps ! » s'écrie-t-il ; mais la flamme se retourne contre les bourreaux. — « Qu'on lapide l'enfant ! » Mais les pierres tombent

sur sa tête comme une couronne de roses. — « Qu'on le jette à la mer ! » Ordre inutile ; le Dieu qui a su écarter la flamme saura écarter les flots. Pendant que l'on conduit l'enfant au lieu de son supplice, Dieu envoie un ange qui met en fuite les soldats, délivre Mammès et l'emporte au désert. C'est là qu'il va apprendre à combattre avec plus d'ardeur les combats du Seigneur, jusqu'à ce qu'il soit ramené dans l'arène où il gagnera le nom et la palme du martyr.

Après avoir passé 40 jours dans le désert, Mammès s'entend appeler : « Prends cette verge, dit une voix, et frappe la terre. » Mammès obéit, la terre s'entr'ouvre et le livre des Évangiles est sous ses yeux. « Seigneur, dit le jeune saint, accoutumé déjà à ces prodiges, à qui voulez-vous que j'annonce l'Évangile ? » Et la voix répondit : « Bâtis une demeure sur la montagne et je te montrerai à qui tu parleras. » Mammès obéit encore, bâtit de ses mains un oratoire, y plante une croix et se met à prêcher l'Évangile. L'auditoire promis commence à arriver ; ce sont d'abord des brebis, des chèvres dont le lait fait toute sa nourriture ; les ours les suivent ; les lions oublient leurs instincts féroces et viennent lécher les pieds du jeune apôtre. Les rois du désert fléchissent les genoux, baissent la tête et écoutent la prédication de Mammès. M. f., n'en soyons point surpris : Adam avant son péché n'avait-il pas passé en revue et gouverné les animaux de la création ? C'était le droit de la nature innocente ; par la vertu les saints reconquièrent cette royauté perdue. L'Orient a vu Mammès évangéliser les ours et les lions ; l'Occident verra François d'Assise appeler les oiseaux du ciel et diriger vers Dieu les chants de toute la nature.

II

Il était entré dans les desseins de Dieu d'instruire ainsi la ville de Césarée, la Cappadoce, tout l'Orient. Après les lions et les ours vinrent les hommes. Césarée envoyait chaque jour des pèlerins sur la montagne, et le récit qu'ils faisaient des vertus de Mammès commençait à accréditer l'empire de la foi. Il ne fallait pas davantage pour réveiller la fureur des tyrans. Le gouverneur Alexandre, qui à Gangre avait ordonné l'arrestation du père, semble n'avoir été envoyé à Césarée que pour l'arrestation du fils. On cherche Mammès : il se découvre lui-même ; les soldats envoyés pour le prendre tremblent à l'aspect de cette armée de bêtes sauvages qui veillent autour de lui. Mammès les rassure et leur promet de se rendre à Césarée. Parmi les animaux qui formaient la garde de Mammès se trouvait un lion à qui notre jeune martyr commande de venir, au jour marqué, dans l'amphithéâtre et lui signale les ennemis qu'il devra dévorer. Le lion remplit la forêt de ses rugissements qui attestent qu'il a compris sa mission.

Le jeune homme paraît devant le gouverneur et on l'accuse de magie, de sortilèges. — « Je déteste la magie plus que vous, puisque j'adore le Dieu qui la condamne. — Pauvre jeune homme, combien j'ai pitié de la faiblesse de votre âge ! — Et moi, Seigneur, combien je plains votre aveuglement ! » Ce n'est pas impunément qu'on accuse d'aveuglement les esprits orgueilleux qui croient voir plus clair que les autres ; c'est vrai de nos temps, ce l'était déjà au IIIe siècle. Le mot était lancé, le rouge était monté au front du gouverneur, il fallait une vengeance. La prison s'ouvre, on commande les tortures. On déchire Mammès avec des ongles de fer : le martyr sourit. On l'enferme sans nourriture avec 40 chrétiens qui mouraient de faim et de soif : il se met en prière et une colombe envoyée de Dieu apporte aux prisonniers le lait et le miel. On le jette dans une fournaise ardente : il fait le signe de la croix et les flammes l'enveloppent sans l'atteindre ; il prie, il chante ; la flamme avait cessé, ses cantiques duraient encore. Trois jours après, le gouverneur vient à la fournaise, croyant qu'il ne reste plus de Mammès que des cendres et des os calcinés ; mais quelle n'est pas sa stupeur et l'admiration de la foule quand Mammès apparaît sain et sauf, sans avoir laissé dans ces brasiers dévorants un seul de ses cheveux ! Ainsi reparurent les trois enfants des Hébreux ; ainsi reparut l'apôtre S. Jean à la Porte Latine.

III

Encore un combat, et la couronne est à lui : c'est le combat de l'amphithéâtre. A côté des chrétiens qui prient et gémissent sont assis des païens qui veulent voir couler le sang du confesseur et qui espèrent que les bêtes vengeront sur lui l'injure faite à leurs dieux. Pour cette occasion, un lion d'une haute taille a été amené du fond des bois, il rugit dans sa cage en attendant le signal. Mais que vois-je ? Un autre lion descendu de la montagne a forcé la porte du cirque et pénétré dans l'enceinte. Hommes, femmes, enfants, les ennemis du christianisme sont broyés sous sa dent meurtrière ; il n'y a d'épargnés que ceux qui invoquent le Dieu de Mammès. Le martyr plus grand que jamais est debout au milieu de l'arène ; il a reconnu le lion du désert, il l'appelle et le renvoie dans les montagnes, le lion obéit.

Le gouverneur va-t-il se repentir ? sera-t-il éclairé ? Non, ne le croyez pas. « Mammès aux lions ! » s'écrie-t-il. Une cage s'ouvre, un lion que le solitaire ne connaissait pas en sort tout rugissant ; mais soudain un regard l'arrête : il recule, il tremble, il se couche aux pieds du martyr.

Comment donc finira ce supplice, tant de fois ordonné et tant de fois interrompu ? Puisque les animaux les plus cruels déposent leur férocité en face du martyr, quelle sera donc la créature sortie des mains de Dieu que la vertu de Mammès ne saura fléchir ? M. f., ne vous en étonnez pas : ce sera un homme qui immolera son frère, son semblable, ce sera une populace effrénée qui se jettera sur lui. Sur l'ordre du gouverneur, un soldat se précipite le fer à la main sur l'enfant du miracle et le perce de sa lance, le peuple le suit et l'accable sous une grêle de pierres, et cependant tout cela ne lui arrache pas la vie. Mammès se relève encore, se met en marche et va rendre le dernier soupir au fond d'une grotte écartée. Il meurt, comme Jésus sur la croix, avec toute la liberté de son sacrifice. Il meurt non pas à l'heure où l'homme l'a voulu, mais à l'heure où sa foi le demande et où le Seigneur l'ordonne. Son âme passe au ciel au bruit des chants divins, et son corps recueilli par la foi des chrétiens n'attendra pas longtemps les honneurs des autels.

C'en est fait, la cause de J.-C. est gagnée ; tant de sang répandu est une trop belle semence pour qu'il n'en sorte pas quelque chose de merveilleux. Quels fruits de grâce le crédit de Mammès ne fera-t-il pas croître dans la terre qui l'a vu naître ! Au lieu d'une génération perverse et rebelle à la foi, la Cappadoce compte bientôt des soldats comme les martyrs de Sébaste, des vierges comme Dorothée qui con-

vertit ses persécuteurs. Césarée devient la lumière de l'Orient ; les temples païens croulent sous le poids du mépris public ; Apollonius n'y rend plus d'oracles, et cette terre autrefois si ingrate devient une terre de respect et de piété. Aucun honneur ne manquera à l'Eglise que le grand martyr a illustrée par sa passion. S. Grégoire et S. Basile y naîtront à leur tour dans l'ordre des temps, ils appelleront S. Mammès leur maître, leur modèle, leur père, et tout en racontant ses vertus ils fourniront à toutes les langues la matière inépuisable de ses louanges, pour nous faire dire aujourd'hui que le nom de Mammès sera célébré de génération en génération dans l'Eglise universelle. *Nomen ejus requiretur a generatione in generationem.*

* *

Voilà, m. f., en quelques mots, la louange du martyr dont le diocèse entier célèbre aujourd'hui la mémoire. Vous avez vu ses combats, vous avez vu ses victoires, la grande victoire de sa foi. Si Dieu ne nous appelle pas à traverser de semblables épreuves, s'il ne demande pas de nous le sacrifice du sang, sachons au moins, chacun dans notre condition, marcher la tête haute en face des adversaires qui, aujourd'hui plus que jamais, en veulent à notre foi et crient sinon de bouche, au moins de cœur, comme autrefois le peuple de Césarée : « Les chrétiens aux lions ! Les chrétiens à la violence et à la persécution ! » Oui, nous l'accepterons, la violence, la persécution, parce que notre foi demeurera toujours vive, soutenue qu'elle est par l'exemple de millions de martyrs, par l'exemple des martyrs protecteurs de nos cités, et surtout par l'espérance de l'immortalité et de la récompense éternelle, que je vous souhaite à tous. Ainsi soit-il.

II

LE PATRON DE L'ÉGLISE DE LANGRES

Laudem ejus enuntiabit Ecclesia.
L'Eglise racontera sa gloire.
(Eccli., XXXIX, 14).

Mes frères,

L'an dernier, je vous ai montré dans S. Mammès, non plus un de ces noms qui s'imposent à l'admiration de leurs contemporains pour être oubliés bientôt des générations qui suivent, mais une de ces gloires réelles et durables que l'Eglise raconte à ses enfants avec l'accent de l'amour et de la reconnaissance. Avec l'Eglise universelle nous avons honoré et salué le nom d'un grand et jeune martyr, aujourd'hui je voudrais vous faire honorer et saluer le Patron bien-aimé de l'Eglise de Langres.

Les saints ont cela de particulier que leur mission n'est pas interrompue par la mort. Du fond de leur tombe ils parlent encore, et on peut appliquer à leurs reliques l'ordre que J.-C. a donné à ses disciples, de prêcher l'Evangile à toute la terre, en leur assurant qu'il sera avec eux jusqu'à la consommation des temps. Est-ce pour cela qu'après leur mort leurs os sont encore pèlerins sur la terre, pendant que leur âme est dans le repos de l'éternelle patrie ? Leurs reliques sont transférées en divers endroits, tantôt par le zèle de ceux qui les recueillent, tantôt par l'impiété de ceux qui les dissipent; mais il y a toujours une main cachée et une secrète Providence qui ménage toutes les occasions pour le bien de ceux qui sont appelés à la sainteté.

S. Grégoire de Nazianze nous apprend que l'affluence des pèlerins venant à Césarée pour vénérer les reliques de S. Mammès était telle de son temps que la ville ne pouvait plus les recevoir, et les réjouissances si générales que ce concours ressemblait plutôt à la pompe d'un triomphe qu'à une assemblée de dévotion. Comment ce spectacle est-il passé de Césarée à Langres ; par quel dessein providentiel célébrons-nous aujourd'hui ce nom si populaire au IVe siècle ; c'est ce que je vais rappeler pour la gloire de cette Eglise et l'édification de votre foi.

I

Après sa mort, S. Mammès voyagea en Occident comme en Orient. Après Césarée, Jérusalem et Constantinople obtinrent une partie du corps du grand martyr ; Rome même lui éleva des autels ; mais les Francs se montrèrent particulièrement jaloux de posséder ses reliques. Grâce à la piété de sainte Radegonde, Poitiers en obtint une part ; mais ces reliques ont péri dans la tourmente révolutionnaire. Je ne vous en parlerai pas, puisque c'est l'histoire des reliques de Langres que je dois à votre piété.

Quand l'Orient chrétien fut obligé de cacher ses trésors pour les soustraire à la fureur des infidèles, il me semble voir les saints se remuer dans leur tombeau, se tourner vers l'Occident, et marquer d'un regard sur cette terre lointaine la cité où ils veulent reposer jusqu'à la consommation des siècles. Aussi c'est l'honneur du diocèse de Langres d'avoir mérité et obtenu la préférence de S. Mammès.

Toutes sortes d'attraits déterminèrent sans doute ce héros à choisir Langres pour asile.

Il y a d'abord l'attrait de la foi qui dès les premiers siècles de l'Eglise nous donnait pour apôtres les disciples de S. Jean et de S. Polycarpe, presque tous grecs d'origine et élevés dans les écoles d'Athènes. Ni S. Jean qui a instruit S. Polycarpe, ni S. Polycarpe qui a instruit S. Bénigne pour fonder l'Eglise de Langres, ne pouvaient oublier dans leur paternité spirituelle cette chrétienté enfantée au milieu des Gaules par les soins de leur bien-aimé disciple.

Outre l'attrait de la foi, il y avait pour S. Mammès l'attrait de la jeunesse et de l'innocence. Langres, comme Césarée, a eu des enfants pour apôtres et pour martyrs. Ce sont trois jeunes Langrois convertis au christianisme par les exhortations de leur aïeule, qui ont renversé dans nos rues les statues des faux dieux et scellé de leur sang les premiers fondements de cette chrétienté nouvelle. Venez, ô Mammès, venez, les Trois Jumeaux vous appellent, ils vous offrent une place à leurs côtés, ils se lèvent dans leurs châsses pour vous recevoir ! Avec eux venez défendre ce coin de terre ; ici comme à Césarée Dieu a fait éclater dans le courage des enfants la puissance de la foi ; ici votre mémoire sera conservée d'âge en âge, et sur les lèvres du peuple fidèle votre nom reviendra de génération en génération.

II

S. Mammès n'envoie d'abord qu'une faible partie de son corps, comme pour s'assurer si le peuple de Langres en estimera la valeur. Il hésite à se donner, il veut éprouver notre foi. Un pèlerin franc qui rapportait d'Orient cette première relique s'arrêta quelques heures sous un arbre avant d'entrer à Langres. Il avait suspendu aux branches la bourse qui contenait la parcelle sacrée ; mais quand il veut la reprendre, tous ses efforts sont inutiles. Ses compa-

gnons de voyage se joignent à lui sans être plus heureux. Alors ils gravissent le rocher et implorent le secours de l'évêque ; celui-ci assemble ses prêtres, ordonne un jeûne, des processions, invoque le saint martyr, essaie d'arracher lui-même la bourse à l'arbre qui la retient ; mais le saint résistait toujours. Les prières redoublent, on fait vœu d'enchâsser l'ossement dans l'or et les pierreries : le saint ne se laisse pas fléchir. C'est alors qu'un vieillard se lève et demande à l'évêque de dédier à S. Mammès son église cathédrale qui était sous le vocable de S. Jean. On l'écoute, l'évêque s'agenouille et la dédicace est à peine achevée que la relique tombe d'elle-même entre ses mains. C'est ainsi que S. Mammès a pris possession de l'Eglise et de la terre de Langres, et Langres ne sera plus désormais séparée de son patron.

Après ce miracle, il ne faut point être surpris de voir un évêque de Langres passer la mer pour aller lire, connaître et apprécier dans ses moindres détails la vie du saint qui fait la gloire de son siège. Quarante ans avant la première Croisade, Raynold part pour l'Orient avec un magnifique cortège de prêtres et de soldats dans le dessein d'étudier ce grand sujet. Il aide de ses conseils Alexis Comnène, empereur de Constantinople ; celui-ci en retour veut le combler de riches présents ; l'évêque déclare que de tous les trésors de l'empire le seul qu'il envie est le bras de S. Mammès conservé dans la chapelle impériale. C'était donc là toute l'ambition qui possédait nos pères dans cet âge de foi ! Alexis n'était pas encore vaincu par tant de piété ; mais les seigneurs de sa cour, dont l'évêque a gagné les bonnes grâces, font eux-mêmes les plus vives instances ; l'empereur cède et Raynold rapporte le bras de S. Mammès. Il revient plus triomphant que s'il eût conquis un royaume ; c'est avec ce bras qu'il bénira son peuple ; c'est avec cette main que le Chapitre scellera ses actes. Ce bras desséché est toujours vivant : témoin le sang qui en découle pendant la seconde Croisade, le jour où il faut le dépouiller de ses pierreries pour suffire aux dépenses de la guerre sainte. C'était là une preuve authentique et décisive que S. Mammès voulait vivre et régner dans le pays de Langres.

La piété de nos pères n'était point encore satisfaite. Avec le bras qui bénit, avec la main qui scelle et qui consacre, il lui faut la tête qui pense, qui gouverne et qui domine. Cette tête est le prix le plus durable de la quatrième Croisade. Je vois aux premiers rangs de l'armée chrétienne les évêques qui se la disputent : Garnier, évêque de Troyes, et Gualon de Dampierre, chanoine de Langres et évêque de Damas. Mais rassurons-nous, les deux prélats n'y prétendent que pour nous l'offrir, tant il est vrai que notre Eglise était faite pour la posséder. C'est le légat du pape qui comble enfin les vœux de l'évêque de Damas en lui adjugeant la tête du saint martyr. Elle viendra donc, cette tête bénie, à travers des espaces immenses de terre et de mer ; et on citera des prodiges partout où elle aura passé. Le vaisseau qui l'apporte allait sombrer dans la tempête : l'évêque de Damas élève la tête du saint au-dessus des flots et la tempête s'apaise. Sur terre comme sur mer, la puissance du martyr qui passe éclate par des traits de délivrance et de miséricorde. Elle passe à Fresnes ; les flammes qui consumaient ce village s'arrêtent devant elle, et par reconnaissance le village porte aujourd'hui le nom de S. Mammès. Elle est arrêtée au château de Dampierre, cette tête, et la flamme toujours obéissante a reculé devant elle comme devant son maître. Elle est enfin venue se reposer à Langres ; et là, trois siècles plus tard, quand un incendie se déclare et menace la ville entière, il lui suffit de paraître pour conjurer le fléau. Vous dirai-je que de siècle en siècle les populations l'ont parée d'ornements magnifiques, et que S. Mammès a agréé de génération en génération les hommages de la ville et du diocèse ? Oui, pasteur et troupeau, tout le diocèse lui appartient.

Mgr de la Luzerne est le dernier de nos évêques qui ait prêté serment à son Eglise sur cette tête revêtue de toutes les magnificences du passé. Envoyé en exil au moment de la tourmente révolutionnaire, à son retour il se faisait un bonheur de venir étaler sa pourpre cardinalice, récompense de ses tourments, devant cette châsse où il pourrait regarder sans rougir les reliques de S. Mammès. Il n'a pu les revoir ; mais ses successeurs ont retrouvé cette tête auguste, grâce à la piété de nos pères qui l'avaient mise hors de toute atteinte pendant les jours mauvais. De toutes les parures qui l'ont couverte, il ne reste plus aujourd'hui que l'antique cercle d'argent qui porte le nom du grand martyr et garantit l'authenticité de la sainte relique. C'en est assez, du reste, pour rappeler toute son histoire, pour justifier tous les hommages que le diocèse lui rend aujourd'hui, et pour obtenir que toutes les générations futures tressaillent d'une douce et sainte confiance en venant vénérer cette tête confiée à leur garde. C'est le trésor de la foi, c'est la fortune du diocèse tout entier. Il y a soixante ans, Son Em. le cardinal Mathieu, archevêque de Besançon, en souvenir de son court passage sur le siège épiscopal de Langres, venait réparer l'injure du temps et des révolutions. Ne croyant pas avoir assez fait pour enrichir cette tête si heureusement conservée parmi tant de ruines, il l'enfermait dans un reliquaire magnifique et accumulait sur elle les pierres précieuses.

* *

S. Mammès, qui a combattu pour l'Eglise avec tant de fermeté et de grandeur d'âme, ne saurait voir avec indifférence le spectacle qu'elle offre aujourd'hui : partout la persécution ; des chefs d'Etat même sont à la tête des méchants ; l'amende, l'exil, la mort sont prononcés contre les fidèles ; et Pie XI, au milieu de cette tempête universelle, apparaît le seul pilote intrépide, le seul roi qui se tienne debout, le seul oracle qui demeure infaillible.

O grand martyr, venez à notre aide dans ce rude et décisif combat ! La cité de Satan crie aujourd'hui : « La religion, voilà l'ennemi ; il ne faut plus de prêtres ; l'Etat sans Dieu, ou plutôt l'Etat Dieu et maître des consciences partout et en tout ; une jeunesse sans Dieu, l'âge mûr sans Dieu, la vieillesse sans Dieu ! » Ce qui signifie : le monde entier abandonné à ses mauvais penchants, le monde retombant dans la barbarie et l'immoralité d'où l'avait tiré J.-C. au prix de son sang.

Donnez-nous, saint protecteur de ce diocèse, d'attirer, d'éclairer, de convertir ces pauvres âmes orgueilleuses et aveugles qui blasphèment ce qu'elles ignorent. Prêtez-nous votre sainte hardiesse pour leur parler, votre regard pour les fléchir, votre vertu pour les amener au pied de la croix, afin que vaincus et repentants, nous soyons avec eux consolés et bénis pour le temps et pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

LES SAINTS PATRONS

S. Roch, Patron des contagieux
(16 août)

IL EST NOTRE MODÈLE ET NOTRE PROTECTEUR EN TEMPS D'ÉPIDÉMIES

Mes frères,

Lorsque jadis une épidémie sévissait dans un pays et y multipliait les victimes, on disait que c'était la peste. Ce terme générique n'est plus guère employé de nos jours ; mais, malgré les progrès de la médecine, les diverses maladies contagieuses qu'il désignait n'ont point disparu du monde, et chaque année, ici ou là, sous des noms variés, elles continuent d'affliger l'humanité et d'y semer la mort. Lorsque quelque une d'entre elles vient nous visiter, grippe infectieuse, fièvre typhoïde, ou autre, c'est un devoir pour chacun de prendre toutes les précautions sanitaires qui nous sont recommandées par la science, par l'expérience et par les règlements de police. Mais à toutes ces précautions je vous conseille d'en ajouter une autre, qui ne pourra qu'assurer l'efficacité de celles dont je viens de parler : c'est de recourir à S. Roch le Patron des pestiférés, d'imiter sa bravoure en face de la contagion et des contagieux, et d'implorer son assistance.

I. — *Son courage en face de la contagion*

Je ne veux point vous redire la vie de S. Roch, que vous connaissez tous. Né à Montpellier vers la fin du XIIIe siècle, fils du gouverneur de cette ville, à l'âge de 20 ans il perdit ses parents, qui l'avaient obtenu de Dieu étant déjà parvenus à un âge avancé. Ayant distribué une partie de son héritage aux pauvres et laissé l'autre à un de ses oncles, Roch prit l'habit de pèlerin dont ses statues nous le montrent revêtu, et se rendit à Rome en visitant, chemin faisant, les sanctuaires qu'il rencontrait sur sa route.

En approchant des Etats Pontificaux, il apprit que la peste y sévissait et y faisait de nombreuses victimes. Tout autre, soucieux de sa santé et de sa vie, aurait bien vite rebroussé chemin et fui ce foyer de pestilence. Mais Roch, obéissant moins à la prudence qu'à son courage et à sa charité, pressa ses pas au contraire vers les villes contaminées, dans l'espoir de s'y rendre utile. Son courage fut récompensé, car, pour cette fois du moins, il ne fut nullement atteint par la contagion, et si plus tard elle l'éprouva quelque temps, son courage chrétien lui permit de la surmonter.

Voilà une première leçon que nous donne S. Roch : ne pas sans doute nous exposer à la contagion quand ce n'est pas utile ; mais quand nous y sommes exposés par devoir et forcément, ne pas la craindre. S'il est un principe unanimement reconnu en médecine, c'est qu'une des causes les plus propices à la contagion, en temps d'épidémie, c'est la peur. Or, m. f., savez-vous le moyen de n'avoir pas peur ? C'est, toujours, mais alors surtout, de mettre sa conscience en paix par une bonne confession. Rien ne donne du cœur comme une conscience nette, qui a réglé ses comptes avec Dieu et avec elle-même. Que peut craindre celui qui ne sent en lui aucun remords qui l'accuse, qui le condamne et lui fasse redouter de paraître devant Dieu ? Et même si celui-là est atteint par la contagion, la paix de la conscience dont il jouit lui est un excellent remède pour la surmonter. De l'aveu de tous les docteurs, la défense la plus puissante contre les efforts d'une maladie qui nous travaille, c'est l'énergie, la résistance de la volonté, la force morale qui se raidit contre le danger, qui réagit contre le physique, la fermeté de caractère qui le fait envisager sans pâlir. Or la paix de la conscience, en bannissant du malade toute crainte touchant son éternité, l'aide puissamment à lutter contre le mal et à le surmonter.

II. — *Son courage au service des contagieux*

S. Roch n'a pas peur de la contagion. Il n'a pas peur non plus de ceux qui en sont atteints ; il ne craint pas de les approcher, de les toucher, de les soigner. Dans la première ville infestée où il arrive, il se rend à l'hôpital et s'offre à l'administrateur pour l'aider dans le service des contagieux. Tout d'abord l'administrateur hésite : il le voit si jeune, si bien fait, qu'il se dit que c'est grand dommage de l'exposer à la mort. Mais notre saint insiste tellement que son concours est agréé. Plein de confiance en Dieu, il se met à visiter les malades de l'hôpital, puis ceux de la ville, et les réconforte si bien que par un seul signe de croix il guérit tous ceux qu'il approche.

Apprenant que la peste a gagné Rome, il s'y rend et s'y dépense avec le même dévouement, et aussi avec le même succès, au point d'exciter l'admiration du Souverain Pontife lui-même.

De Rome il portera ses soins aux pestiférés du Piémont, du Milanais, de Montferrat, des duchés de Mantoue, de Modène et de Parme. Malgré ses relations journalières avec les contagieux, il ne sera atteint qu'une fois du mal qu'il soigne et guérit dans les autres. C'est à Plaisance. Abandonné de tous, lui qui s'est tant dévoué au soin de tous, il est obligé de se retirer sous une hutte, dans une forêt voisine, où il ne reçoit d'autre visite que celle d'un chien, qui, plus charitable que les hommes, lui apporte chaque jour un pain pour le nourrir, tandis que Dieu fait jaillir près de son refuge une source rafraîchissante dont il boit et se lave. Son énergie fut récompensée ; revenu à la santé, il put bientôt reprendre son ministère de charité, sans que l'épreuve par laquelle il venait de passer ait pu intimider ni ralentir son zèle.

M. f., si jamais quelque épidémie se déclare, que quelqu'un des vôtres en soit atteint, imitez le courage et la charité de S. Roch ; faites pour vos malades ce que vous voudriez qu'ils fassent pour vous si vous étiez à leur place. Prenez les précautions que le médecin ne manquera pas de vous indiquer ; mais cela fait, ne tremblez pas comme si le mal devait infailliblement vous atteindre. Il faut compter sur le secours de Dieu, auquel vous donne droit votre charité envers le prochain, et ce secours, Dieu l'accorde, l'expérience le prouve, à la plupart de ceux qui se dévouent au service des contagieux. Qui, je vous le demande, est plus exposé aux atteintes du mal que les religieuses infirmières qui veillent dans les hôpitaux au chevet des malades, et en temps d'épidémie passent leurs jours et leurs nuits parmi les mourants ? Qui devrait succomber plus que le prêtre, le confesseur, qui reçoit leurs aveux l'oreille pour ainsi dire collée à leur bouche, qui respire leur haleine et leur dernier souffle, se

met en contact avec tous leurs sens pour administrer les sacrements, qui va chercher en leur demeure contaminée leur dépouille mortelle pour la conduire au cimetière et répandre sur elle une suprême bénédiction ? Et cependant, proportion gardée, le nombre de ceux qui succombent est bien inférieur à celui que l'on constate dans le reste de la population, bien inférieur, en tout cas, au nombre de décès qu'on devrait déplorer parmi eux si le danger de la contagion était aussi grand que les poltrons veulent le dire, et si Dieu ne les protégeait pas visiblement.

III. — *Son crédit en faveur des contagieux*

S. Roch n'est pas seulement, en temps d'épidémie, un modèle qu'on doit imiter ; c'est également un protecteur qu'il faut invoquer.

Son historien raconte qu'après s'être dépensé au service des pestiférés, il revint à Montpellier, sans s'y faire reconnaître. Arrêté comme espion, il fut jeté dans une prison malsaine où il demeura cinq ans, sans que personne songeât à l'en tirer ni à le soulager. Au bout de ce temps il tomba malade, et sentant sa fin approcher, il pria le geôlier de lui amener un prêtre pour lui donner les derniers sacrements.

Ce prêtre n'eut pas de peine à reconnaître un saint dans la personne de son pénitent. Aussi, après l'avoir quitté, se rendit-il en hâte chez le gouverneur de la ville, qui n'était autre que l'oncle de notre saint, pour lui parler en faveur du pauvre prisonnier et solliciter sa délivrance. Le gouverneur accueillit sa requête ; mais quand on revint dans la prison, S. Roch avait quitté cette vie pour un monde meilleur. Près de son corps on trouva cet écrit, tracé sans doute par la main des anges : « Ceux qui étant frappés de la peste auront recours à l'intercession de Roch, seront délivrés de cette cruelle maladie. »

Ce nom de Roch et la croix rouge dont la nature avait à sa naissance marqué la poitrine de notre saint, l'eurent vite fait reconnaître de son aïeule encore vivante, de son oncle consterné de son erreur, et de toute la population de Montpellier. Pour réparer autant qu'il était en son pouvoir la cruelle injustice dont il s'était rendu coupable, le gouverneur fit faire à son saint neveu de magnifiques funérailles, prélude de la gloire dont son nom allait resplendir dans la suite des siècles.

La promesse faite par le ciel à ceux qui invoqueraient S. Roch s'est en effet magnifiquement réalisée.

En 1414, un concile général était assemblé à Constance pour mettre fin au grand schisme. La peste s'étant déclarée en Suisse, les Pères du concile allaient se séparer sans avoir terminé leurs travaux cependant urgents, quand ils songèrent à recourir à S. Roch. Ils organisèrent une procession solennelle en son honneur, en portant son image et en lui adressant de ferventes prières. Tel est le puissant crédit de S. Roch dans le ciel que la peste cessa aussitôt.

Et depuis, que de fois on a eu recours à ce grand saint ! Durant le choléra de 1832 et de 1854 en particulier, avec quelle ferveur les populations menacées par le fléau se sont tournées vers lui pour le prier de les en préserver ! Que de prières, de processions, de vœux faits pour obtenir sa protection ! Ce ne fut pas en vain, car nombreux sont les sanctuaires érigés depuis lors en son honneur, afin de le remercier, et il est bien peu d'églises aujourd'hui qui ne possèdent sa statue.

Continuons d'avoir confiance en S. Roch et de l'invoquer. Pour le faire, n'attendons pas que l'épreuve vienne nous visiter. « Mieux vaut prévenir que guérir, » n'est-il pas vrai ? Prions donc S. Roch de détourner de nous les épidémies, et si cependant Dieu permet qu'elles nous envahissent, demandons-lui par l'intercession de S. Roch de les affronter courageusement et d'en sortir indemnes. Ainsi soit-il.

S. Louis, roi de France, Patron des coiffeurs

(25 août)

HISTOIRE DE LA SAINTE COURONNE D'ÉPINES

Mes frères,

C'est un grand honneur pour la corporation des coiffeurs d'avoir un roi pour Patron, et parmi les rois, un des plus grands et des plus populaires, S. Louis. D'où est venu ce choix ? C'est évidemment de la dévotion qu'avait ce saint roi pour la Couronne d'épines dont les Juifs ont coiffé le chef adorable de N.-S. Jésus-Christ ; c'est parce que c'est à S. Louis que la France doit de posséder cette insigne relique.

Permettez-moi de vous en redire l'histoire, et puissiez-vous en l'entendant concevoir, à l'exemple de S. Louis, une grande vénération pour ce diadème sacré qui fut teint du sang de Jésus-Christ !

I. — *Jusqu'au XIII^e^ siècle*

Vous avez tous entendu raconter d'après l'Evangile comment, après avoir flagellé Notre-Seigneur, les soldats de Pilate l'affublèrent par dérision des emblèmes de la royauté. Ils jetèrent sur ses épaules ensanglantées un lambeau de pourpre, placèrent en sa main un roseau en guise de sceptre, et enfoncèrent sur sa tête une couronne d'épines.

L'examen des parties qui nous en restent fait voir que cette couronne était formée d'un cercle de jonc auquel étaient liées tout autour des branches d'épines. Ces branches garnissaient tellement l'intérieur du cercle que ce diadème douloureux ressemblait plutôt à un bonnet, à un béret, qu'à une couronne. Les pointes acérées et nombreuses dont il était garni, lorsqu'on l'enfonça sur l'adorable chef du Sauveur, ne lui déchirèrent pas seulement le front, mais pénétrèrent dans toute la partie supérieure de sa tête et en firent jaillir le sang, qui ruissela sur son visage et se coagula dans ses cheveux.

C'est couronné de ce diadème que Jésus apparut aux Juifs amassés devant le prétoire, quand Pilate le leur présenta en disant : « Voilà l'Homme ! *Ecce Homo !* »

Combien de temps le lui laissa-t-on sur la tête ? Le lui enleva-t-on lorsqu'on le chargea de la croix, afin de lui permettre de la porter plus facilement ? ou bien le garda-t-il jusqu'au Calvaire et le portait-il encore durant les trois heures qu'il demeura cloué sur la croix ? L'Evangile ne le dit pas.

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que cette Sainte Couronne n'ait été recueillie précieusement par les amis du Sauveur, soit au prétoire, soit lorsqu'ils le descendirent de la croix et le déposèrent entre les bras de sa Mère douloureuse. Avec quel

amour celle-ci dut en débarrasser le front de son divin Fils, et la voyant teinte de son sang, avec quel respect elle dut la confier à la garde des disciples !

Ceux-ci l'emportèrent et les chrétiens de Jérusalem se la transmirent de génération en génération, jusqu'au jour où l'empereur Constantin ayant accordé la liberté à l'Eglise, ils purent l'exposer en public et l'offrir à la vénération des fidèles. A ce moment, sainte Hélène, mère de l'empereur, vint en pèlerinage aux Lieux Saints. Sur son ordre, des fouilles furent faites sur le Calvaire et on y retrouva la croix du Sauveur, la lance, les clous et les divers instruments de son supplice qui avaient été enfouis trois cents ans auparavant. Sainte Hélène emporta à Constantinople une partie de ces précieuses reliques, y compris sans doute la Sainte Couronne d'épines. En 409, en effet, S. Paulin parle d'elle comme de l'un des précieux objets que possédaient les chrétiens, et à partir de cette époque tous les témoignages la supposent dans les trésors des souverains de Byzance. Elle devait y rester jusqu'au XIIIe siècle.

II. — *Elle est acquise par S. Louis*

Au début de ce XIIIe siècle régnait à Constantinople un empereur du nom de Baudoin II. Contraint de défendre son trône contre l'empereur de Nicée Jean Ducas, il avait été obligé de contracter un emprunt considérable auprès des Vénitiens, et pour l'obtenir, leur avait remis en gage la Sainte Couronne. Heureux temps que celui-là, où les nations étaient tellement chrétiennes qu'elles acceptaient les saintes reliques en gage des prêts qu'elles faisaient ! Etant venu en France en 1239, le jeune empereur de 24 ans fit don à S. Louis de l'insigne relique, à charge pour lui de rembourser les Vénitiens.

S. Louis accueillit avec bonheur cette offre et, sans tarder, députa à Venise des Frères Prêcheurs avec mission d'en rapporter le précieux trésor. Lorsqu'il apprit leur retour et qu'ils approchaient de Paris, il voulut, pour honorer la sainte Relique, se porter au devant d'elle, accompagné de sa Cour. Dans les premiers jours d'août 1239, il quittait donc Vincennes avec la reine Blanche de Castille, sa mère, la reine Marguerite, son épouse, les comtes d'Artois, de Poitiers et d'Anjou, ses frères, l'archevêque de Sens et l'évêque du Puy, plusieurs autres prélats et une foule de princes et de hauts barons. Le 10 août, en la fête de S. Laurent, le royal cortège rencontra, non loin de Villeneuve-l'Archevêque, les religieux qui apportaient la Sainte Couronne. Dès qu'elle fut retirée du vase d'or et de la châsse d'argent qui la contenaient, le roi et tous les assistants, fondant en larmes, se jetèrent la face contre terre et se frappèrent la poitrine, croyant voir encore sous ce diadème qu'avait porté Jésus-Christ, la face sanglante et à jamais adorable du Fils de Dieu mort pour notre salut. (Amédée Gabourd).

Après cette halte émouvante, on se remit en marche en direction de Paris. Durant tout le trajet, le roi et ses trois frères, nu-pieds et en tunique, voulurent porter à tour de rôle la relique vénérable. Ils la déposèrent d'abord à Vincennes, puis, à Paris même, sur le maître-autel de Notre-Dame, ensuite dans la chapelle St-Nicolas autrefois bâtie par Louis le Gros.

Mais le saint roi désirait avoir cette Sainte Couronne tout près de lui, et afin de l'abriter, il fit bâtir, attenant à son palais, ce magnifique bijou architectural qu'on appelle la Sainte Chapelle, et qu'on voit encore aujourd'hui enclavée dans le Palais de justice de Paris. Construite en 1245 par Pierre de Montreuil, elle fut consacrée en 1248 sous le titre de la Sainte Couronne et de la Sainte Croix, et vit son trésor s'enrichir bientôt d'un morceau de la Vraie Croix, du fer de la Sainte Lance, d'un morceau de l'éponge et du roseau qui servirent au Calvaire.

III. — *Leçons qu'elle nous donne*

La Sainte Couronne acquise par S. Louis consiste seulement dans le cercle de jonc qui soutenait les branches d'épines. Celles-ci avaient été détachées pour être offertes à différentes églises du monde catholique. C'est ainsi qu'on en conserve une à Trèves, une autre à Pise dans la charmante chapelle de Santa-Maria *della Spina*. « Ce sont, dit M. Rohaut de Fleury, qui a dessiné celle de Pise, des branches d'environ huit centimètres et ayant porté autrefois six épines. » Beaucoup de ces épines elles-mêmes ont été détachées de leurs branches pour être distribuées çà et là.

En 1793, la Sainte Couronne conservée à Paris depuis S. Louis fut tirée de son reliquaire. On la rompit, pour un motif quelconque, en trois parties à peu près égales, qui furent, avec les autres reliques de la Sainte Chapelle, portées à la Commission des Arts, puis à la Bibliothèque Nationale, où elles restèrent jusqu'en 1804. A cette date, sur la demande du cardinal de Belloy, archevêque de Paris, la Sainte Couronne fut restituée à l'église Notre-Dame, après que ses débris eurent été reconnus par plusieurs ecclésiastiques qui l'avaient vue autrefois et en avaient conservé un souvenir très précis. C'est là qu'elle se trouve aujourd'hui, habituellement conservée dans le trésor, sauf au temps de la Passion où elle est, avec les autres reliques dont j'ai parlé, exposée à la vénération des fidèles.

Voilà, m. f., en raccourci l'histoire de la Sainte Couronne d'épines dont S. Louis a enrichi Paris. Vous comprendrez mieux maintenant pourquoi les statues de ce saint roi le représentent portant pieusement sur un coussin entre ses mains cette Sainte Couronne, pourquoi surtout les coiffeurs chrétiens l'ont choisi pour Patron.

Et maintenant, quelle leçon morale remporterez-vous de cette instruction plutôt historique ? Permettez-moi de la demander à Godefroy de Bouillon, le chef de la première Croisade et le digne prédécesseur de S. Louis qui devait organiser et diriger les deux dernières.

Le vendredi 15 juillet 1099, après plus d'un mois de lutte acharnée, il venait, à l'heure même où Jésus-Christ est mort sur la croix, d'entrer dans Jérusalem et toute son armée après lui. Tandis que celle-ci massacrait sans pitié les infidèles qui les avaient tenus si longtemps en échec et s'étaient montrés si cruels, lui s'était rendu pieds nus et sans armes en l'église du Saint-Sépulcre. Cet exemple de piété rappela les croisés à la miséricorde, et le sang cessa de couler. Désirant compléter et organiser sa victoire, l'armée chrétienne voulut alors proclamer Godefroy de Bouillon roi de Jérusalem ; mais lui de s'en défendre et de s'écrier : « Dieu me garde de porter une couronne d'or là où mon Sauveur et mon Roi a porté une couronne d'épines ! » et il ne consentit

jamais qu'à porter le titre de baron du Saint-Sépulcre.

Nul d'entre vous, m. f., n'aura jamais sans doute à se défendre de porter une couronne d'or. Mais ne sont-ils pas nombreux, ne sont-elles pas nombreuses surtout, ceux et celles qui mettent leur vanité dans leur chevelure, et dans les parures dont elles ornent leur front ; celles dont le visage naturel disparaît sous le fard et les couleurs artificielles dont elles s'enlaidissent en croyant s'embellir ? Que du moins les vrais chrétiens, les vraies chrétiennes se disent comme le premier roi de Jérusalem : « Dieu me garde d'apporter tant de recherche dans la façon de me coiffer, et d'en faire peut-être une cause de tentation pour les autres, quand mon Sauveur et mon Dieu n'a eu pour coiffure qu'une couronne d'épines et pour fard que le sang qu'elles faisaient jaillir et couler sur ses joues ! » Ainsi soit-il.

S. Fiacre, Patron des jardiniers
(30 août)

LES PRÉCIEUX AVANTAGES DU JARDINAGE

Mes frères,

S. Fiacre, dont la fête se célèbre demain, est le Patron de la corporation des jardiniers. Si, sauf aux abords des grandes villes, ces corporations ne comptent pas beaucoup de membres, par contre ceux qui s'occupent de jardinage sont légion. Or c'est à tous ceux-là que je veux proposer S. Fiacre comme modèle et l'offrir comme Patron. En entendant le récit de sa vie, ils se convaincront comme lui que le jardinage est une occupation très utile, une distraction très saine et un délassement très honnête.

I. — *Occupation très utile*

Par sa naissance, S. Fiacre semblait plutôt destiné à devenir le Patron des rois que celui des jardiniers. Son père Eugène IV, en effet, était roi d'Ecosse au VII^e^ siècle. Comme S. Fiacre était son fils aîné et devait hériter de sa couronne, il lui fit donner une éducation soignée, et dans ce but le plaça avec deux autres de ses fils sous la conduite de Conan, évêque de Soder ; notre saint profita si bien des leçons de son maître qu'il résolut de renoncer au sceptre qui l'attendait et de quitter le monde afin de vivre dans la solitude et faire plus sûrement son salut. Sa sœur, la princesse Sira, partageait les mêmes sentiments. Ayant tous deux quitté la cour à l'insu de leurs parents, ils s'embarquèrent pour la France. Arrivés près de Meaux, ils s'adressèrent à S. Faron qui en était évêque. Sur son conseil, Sira entra dans le monastère des vierges fondé par sainte Fare, sœur du prélat. Quant à S. Fiacre, il obtint à deux lieues de Meaux une portion de terre dans la forêt et y construisit un ermitage et un oratoire dédié à la T. S. Vierge.

Mais dans cet ermitage, il fallait vivre. C'est alors qu'il se mit à défricher la clairière qu'on lui avait concédée et à y planter des légumes qui serviraient à sa nourriture. Bientôt, ce ne fut plus seulement à sa propre subsistance qu'il dut pourvoir. Sa réputation de sainteté se répandant dans toute la région lui amena de nombreux visiteurs, désireux de le consulter et de s'édifier à ses exemples. Son petit jardin étant devenu insuffisant pour lui permettre d'offrir l'hospitalité à tant de pèlerins, il pria S. Faron de l'autoriser à l'agrandir. Le pieux évêque, heureux de posséder dans son diocèse un si saint personnage, accueillit volontiers sa demande : il lui accorda autant de terrain qu'il pourrait, dans une journée, en entourer d'un fossé qu'il creuserait de ses mains. La légende raconte que S. Fiacre prit son bâton et de son extrémité traça un léger sillon qui aussitôt se creusa miraculeusement en fossé, à la grande surprise des païens témoins du prodige, mais à la grande édification de l'évêque, qui ratifia de grand cœur la volonté du ciel.

C'est donc tout d'abord la nécessité qui fit de S. Fiacre un jardinier ; nécessité toute relative, bien entendu, car pour ne pas subir cette nécessité, il n'aurait eu qu'à profiter des avantages que lui offrait sa naissance. C'est également la nécessité de gagner leur vie et celle de leur famille qui voue à la culture des légumes les jardiniers de profession. C'est la nécessité de pourvoir à leurs besoins et à ceux de leur ménage qui fait que tous les habitants de la campagne ont près de leur maison un jardin potager, d'où ils tirent une partie de leur alimentation. Mais pourquoi les habitants des cités ouvrières n'auraient-ils pas aussi leur petit jardin, dont les produits allégeraient d'autant leur budget ? On se plaint aujourd'hui de l'insuffisance des salaires, et les conflits entre ouvriers et patrons se multiplient pour qu'on les réajuste au coût de la vie. Je comprends que les salaires soient insuffisants, lorsqu'ils doivent pourvoir à tout et servir à acheter même un brin de persil. Quelle économie réaliseraient les foyers d'ouvriers, les ménages d'artisans des petites villes, si tous ceux qui le peuvent, et beaucoup le peuvent, possédaient en propre ou louaient un petit jardin qui leur fournirait des légumes et même des fruits ! C'est évidemment afin de leur procurer ce précieux avantage qu'a été établie l'Œuvre des jardins ouvriers et celle du Coin de terre.

II. — *Distraction très saine*

Sans compter que la culture de ce jardin serait pour eux une saine distraction.

S. Fiacre avait quitté le monde pour vaquer à la prière plus librement, et sa vie solitaire lui était si chère que son père étant mort et des ambassadeurs d'Ecosse lui ayant été envoyés pour le prier de venir prendre possession du trône, il les remercia et refusa de les suivre. « Soyez persuadés, leur dit-il, que je préfère cette cellule au plus grand royaume de l'univers. Ici je fais mon salut en assurance, tandis qu'avec le sceptre que vous m'offrez je serais exposé à mille dangers de me perdre. » Et pour mettre fin à leur insistance, Dieu sur sa prière le couvrit de lèpre jusqu'au moment où les ambassadeurs, pris de dégoût à la vue de son mal, le laissèrent en paix et retournèrent en Ecosse. Désormais affranchi des soucis du siècle, S. Fiacre put jusqu'à sa mort continuer sa vie de pénitence et de prière.

Toutefois, on ne peut prier toujours. Après s'être entretenu de longues heures avec Dieu, après avoir satisfait aux devoirs de la charité et de l'hospitalité en donnant à ses pieux visiteurs les conseils et en leur rendant les services qu'ils venaient lui demander, S. Fiacre était heureux de chercher une saine distraction dans les travaux du jardinage. Au sortir de son oratoire, il aimait à respirer l'air pur de son jardin et de la forêt environnante ; après les audiences données aux pèlerins, il venait se reposer au

milieu de ses légumes et de ses fleurs ; il prenait plaisir à voir celles-ci s'épanouir et se succéder selon les saisons, il se réjouissait de voir ceux-là se développer et promettre une abondante récolte. Après les avoir plantés ou semés de ses mains, il les arrosait, les sarclait ; aucun jour ne se passait sans qu'il leur donnât ses soins, et c'était pour lui une aimable diversion à ses autres occupations.

Combien de gens pourraient chercher dans le jardinage une distraction semblable ! Je ne parle pas ici des jardiniers de profession, dont la culture des légumes est l'occupation quotidienne, ni des habitants de la campagne, dont toutes les journées s'écoulent au grand air des champs. Je parle des ouvriers de l'usine, de l'atelier, et même des employés de bureau, dont toute la vie se passe en des pièces privées d'air ou emplies d'un air vicié que cent autres ont déjà respiré. Combien il leur serait avantageux de posséder un jardin où ils se rendraient après leurs heures de travail, et où ils pourraient, en maniant la bêche comme S. Fiacre, détendre leurs muscles, respirer un air vivifiant et pur, reposer leur esprit et leurs yeux en contemplant la verdure et les fleurs ! Avec quelle joie ils rapporteraient ces fleurs à leur foyer pour l'égayer, orneraient leur table des primeurs qu'ils auraient fait croître eux-mêmes, empliraient à l'automne leur cellier des légumes qu'ils seraient heureux de consommer pendant tout l'hiver ! Sans compter que ces légumes auraient sur ceux du marché l'avantage d'être toujours frais, d'avoir été produits et récoltés par eux, par conséquent en des conditions d'hygiène et de maturité qui n'en feraient pas un danger pour leur santé.

III. — *Délassement très honnête*

A ces avantages, j'en ajouterai un troisième qui, à mon avis, n'est pas de mince importance.

Aujourd'hui, avec la journée de huit heures, l'ouvrier sort de son usine ou de son atelier, l'employé de son bureau, alors qu'en été le soleil est encore très haut sur l'horizon. Que fera-t-il donc des nombreuses heures de jour qui lui restent ? Les économistes s'en inquiètent et se demandent avec angoisse à quoi les travailleurs vont consacrer leurs loisirs. Un trop grand nombre les consacrent au cabaret, où ils dépensent une bonne partie du gain de la journée, au grand dommage du porte-monnaie familial ; ils les emploient à des divertissements souvent plus fatigants et plus malsains que leur travail professionnel, heureux encore quand ils n'en profitent pas pour se rendre à des réunions où on leur monte la tête et d'où ils reviennent mécontents de tout et de tout le monde, de leur travail, de leur salaire, de leur patron et de la société toute entière.

Les emplois que peuvent faire les travailleurs de leurs loisirs sont nombreux, et l'on n'aura que l'embarras du choix. Les uns les consacreront à leur perfectionnement intellectuel et moral, les autres à mieux aménager leur foyer et à y assurer plus de bien-être. Mais parmi ces emplois, nul ne me contredira si j'affirme qu'il faut, lorsque c'est possible, donner une bonne place au jardinage. Aux avantages pécuniaires et hygiéniques dont j'ai parlé s'en ajoute un troisième : c'est que le soin d'un jardin est un délassement honnête ; mieux que cela, c'est un délassement on ne peut plus moralisant.

Lorsque S. Fiacre quittait son oratoire ou sa cellule pour son jardin, il ne délaissait pas Dieu pour autant. Il le retrouvait au milieu de ses plates-bandes ; il admirait sa Providence envoyant en temps opportun la rosée du ciel ou le chaud soleil dont avaient besoin ses fleurs et ses légumes ; il lui demandait l'un ou l'autre selon les nécessités du moment ; il le glorifiait en reconnaissant avec S. Paul que celui qui plante et arrose n'est rien, et que c'est Dieu seul qui donne aux plantes l'accroissement ; aussi comme il le remerciait en recueillant les fruits de son jardin, et comme il se sentait encouragé à servir toujours mieux un Dieu si bon et si généreux !

Pour peu qu'il réfléchisse, le disciple de S. Fiacre éprouve les mêmes sentiments, lui aussi. Il lui est facile de croire à l'existence de Dieu ; en voyant son action s'exercer de façon si sensible autour de lui, les semences germer et croître sur son ordre, les arbres se couvrir de fleurs et de fruits, comment ne pas reconnaître et ne pas remercier la divine Providence en constatant que tout cela est dû non pas tant à son travail qu'à la bonté toute-puissante de Dieu ? Oui, son jardin est pour le jardinier un beau livre qui lui parle de Dieu et l'invite à l'aimer.

Il l'invite également à ne pas bouleverser l'ordre social. Pourquoi est-ce de préférence parmi les ouvriers que se recrutent les communistes ? Parce que ne possédant rien au soleil, ils sont jaloux de ceux qui possèdent. Donnez-leur seulement un petit jardin dont ils auront eux-mêmes bêché les plates-bandes, ensemencé la terre, arrosé le sol, et vous les verrez cesser d'être des partisans du partage des biens ; ayant eu la peine de produire fruits et légumes, ils voudront jouir du fruit de leur travail et comprendront que les autres veuillent en faire autant.

Du reste, s'ils méditent quelque peu la vie du Patron des jardiniers, ils se diront que la richesse et les plaisirs ne font pas le bonheur, puisque S. Fiacre y a renoncé pour mener une vie pauvre et mortifiée, et à son exemple ils voudront chercher avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et de la sorte mériter le ciel.

Après une vie très sainte, S. Fiacre y entra le 30 août, vers l'an 670. Son corps, d'abord enterré dans la chapelle qu'il avait fait bâtir en l'honneur de la Sainte Vierge à Breuil dans la Brie, a été depuis transféré en la chapelle de Meaux, où il est conservé et vénéré dans une châsse d'argent donnée par Louis XI, et d'où sa protection continue de s'étendre à tous ceux qui l'honorent. Ainsi soit-il.

POUR PRECHER SUR L'HISTOIRE SAINTE

I

LES LIVRES SAINTS

L'humanité est née curieuse.

Et plus elle développe les raffinements de ses civilisations diverses, plus elle cherche à connaître les secrets de la nature, à pénétrer le mystère des choses, à agrandir le champ de ses investigations.

Il semble que, parmi tant de sciences qui s'offrent à elle, la race humaine devrait s'intéresser, avant tout, à celle qui domine toutes les autres, parce qu'elle ne se borne pas à satisfaire des curiosités plus ou moins pratiques, mais qu'elle détient la clef de notre destinée éternelle : je veux dire la science de Dieu.

Hélas ! c'est trop souvent cette doctrine essentielle qui est négligée, pour le plus grand péril des âmes.

Mais la malheureuse ignorance de nos contemporains ne doit ni nous servir d'excuse, ni nous détourner du devoir primordial qui nous incombe : celui d'étudier les vérités du salut que le Seigneur nous a révélées.

I

Cette révélation surnaturelle est contenue dans un ensemble d'ouvrages, composés en différents pays et à des époques fort diverses, qui porte le nom de *Bible*. Le mot Bible (en grec *biblion)* signifie étymologiquement un livre quelconque. Mais une coutume pieuse l'a, depuis des siècles, réservé à désigner le Livre suprême, celui qu'aucune main d'homme n'eût pu écrire et dont nous sommes redevables à la miséricordieuse bonté du Très-Haut.

Pourtant cette expression n'est pas la seule en usage. Dès les temps antiques, l'Esprit-Saint, se référant à diverses parties de son œuvre, la nommait « l'Ecriture » ou « les Ecritures », ou encore « les Saintes Ecritures » et les « Livres sacrés ». Ces dénominations conservent encore toute leur vigueur.

Les Pères et les Docteurs de l'Eglise ont commenté ces termes en disant, entre autres louanges, que « l'Ecriture Sainte est le banquet de la Sagesse », que « chacun de ses Livres est un festin », que « toute Ecriture est le cœur de Dieu, la bouche de Dieu, le langage de Dieu ». Ces locutions imagées soulignent parfaitement l'importance souveraine de la Bible, nourriture impérissable des âmes, et émanation de la Divinité qui se révèle elle-même aux mortels en leur indiquant le chemin de la bienheureuse éternité.

Mais de ce qu'elle est capitale, il ne faut pas conclure que l'étude de la Sainte Bible soit particulièrement facile. Il n'a pas plu au Seigneur de se révéler à nous face à face en ce monde ; et même quand il a daigné nous manifester ses instructions ou sa volonté souveraine, il demeure enveloppé, jusqu'à un certain point, dans le mystère de ces nuages qui conviennent à sa Majesté.

Les difficultés à prévoir sont de diverses sortes : les unes proviennent des différentes langues anciennes qui ont servi à composer les différentes parties du Livre ; d'autres résultent de questions historiques ; d'autres encore ont pour cause les différents systèmes d'interprétation.

Loin de les nier, nous tenons, au contraire, à les souligner dès le début de cette étude, afin que l'attention des fidèles reste davantage en éveil. Mais nous devons nous empresser d'ajouter qu'aucune d'elles n'est insoluble. Elles cèdent toutes, l'une après l'autre, à un examen sérieux et approfondi.

Leur utilité, du reste, est incontestable. Non seulement elles contribuent à attirer et à retenir les intelligences élevées, mais encore elles sont une source de mérite pour les hommes qui s'appliquent à les vaincre. Le Dieu infini n'est-il d'ailleurs pas digne que l'on prenne quelque peine pour le faire connaître, le servir et l'aimer ?

II

Aucun volume n'a connu une diffusion plus large que la Bible.

Dès les époques les plus reculées, les Juifs à qui Jehovah en avait confié le dépôt, la laissèrent transcrire par les peuplades voisines. Parmi les traductions orientales qui dérivent directement des textes originaux, on peut citer d'abord les *Thargums.* Peu après l'époque d'Esdras, l'araméen était devenu le langage usuel des Hébreux, si bien que l'on s'habitua à leur expliquer les Livres sacrés dans cet idiome. Ces transcriptions, orales d'abord, furent bientôt écrites et suscitèrent toute une floraison de paraphrases, comme le Thargum d'Onkelos, pour le Pentateuque, que possédaient les Samaritains. Une version très ancienne aussi est la *Peschita* syriaque, et plus tard — vers le Xe siècle seulement — des traductions arabes et persanes furent répandues dans tout l'Orient.

Mais Dieu désirait que sa Parole franchisse les étroites frontières de l'Asie occidentale. Par les soins de sa Providence, qui dirige discrètement la volonté des hommes, un monarque d'Alexandrie, Ptolémée II Philadelphe, se sentit poussé à faire traduire en grec le Pentateuque d'abord, puis les autres livres saints. Il croyait n'obéir qu'aux suggestions de son ami Démétrius de Phalère ; mais, en réalité, il agissait comme un inconscient outil entre les mains de l'Eternel.

Grâce à lui, l'Hellade put lire le message du ciel, rédigé dans son dialecte par un groupe de savants que leur nombre a fait appeler les *Septante*. Ceci se passait au IIIe siècle avant Notre-Seigneur.

Sans nous attarder aux autres versions bibliques de la Grèce, comme celles d'Aquila, de Theodotion ou de Symnaque, venons-en tout de suite à une traduction qui devait répandre la vérité d'En-Haut parmi tous les peuples de langue latine et jouit encore d'une grande renommée : la *Vulgate*. On l'attribue avec raison à S. Jérôme, et cela suffit à indiquer qu'elle date d'une période plus récente.

Au cours du IVe siècle, en 389, dans son ermitage de Bethléem, l'anachorète qui avait quitté avec joie les splendeurs romaines pour se vouer au Seigneur dans la solitude, entreprit de transcrire la Bible dans une langue alors courante dans l'univers civilisé, afin de la mettre à la portée de tous.

Le succès de son labeur fut tel qu'il éclipsa rapidement l'ancienne édition de l'*Itala* et que, douze siècles plus tard, le Concile de Trente confirmait l'autorité de la Vulgate, malgré ses défectuosités minimes, par un décret resté célèbre.

Cependant, de toutes parts s'épanouissaient des versions bibliques égyptiennes, coptes, éthiopiennes, arméniennes, georgiennes, syriaques, slaves même, et plus tard gothiques. Elles étaient d'âge et de valeur diverses. Mais elles témoignaient unanimement du désir du monde de connaître la parole de Dieu.

Depuis que l'imprimerie a fait son apparition, les éditions du Livre sacré sont innombrables : le premier volume sorti d'une presse fut la Bible et, de nos jours, on trouverait à peine un idiome barbare, au fin fond de l'Afrique, où l'Ecriture Sainte ne soit pas transcrite pour le bonheur des néophytes assoiffés de connaître l'Eternel.

III

Ainsi donc, la volonté céleste est accomplie.

Nul homme de bonne volonté ne peut arguer de ce qu'il est impuissant à lire l'ouvrage souverain. Quelle que soit son ignorance ou sa faiblesse intellectuelle, il est à même d'épeler les syllabes sacrées dans son dialecte habituel.

Est-ce à dire que cela lui suffira pour se créer à lui-même une Religion personnelle et déterminer, en